

Les bombardements français du 26 décembre 1944 sur la Poche sud de Saint-Nazaire

Michel Gautier



La gare et la buvette du Pas Boschet après le bombardement du 26 décembre 1944

Les bombardements français du 26 décembre 1944 sur la Poche sud de Saint-Nazaire

Dans l'après-midi du 26 décembre 1944, six avions avec des équipages français venaient larguer leurs bombes sur trois objectifs militaires allemands dans la poche sud de Saint-Nazaire. Ces bombardements s'inscrivaient dans un cycle d'attaques et de contre-attaques qui venait de se conclure par une avance allemande suite à une offensive sur le front de Chauvé/La Sicaudais le 21 décembre 1944.



Le cadre géographique et militaire

À l'été 1944, devant l'avance fulgurante des Américains en Bretagne, les généraux Huenten et Junck étaient parvenus en un temps record à recadrer les missions de la base sous-marine de Saint-Nazaire vers la défense d'un secteur élargi à l'ensemble d'une zone de résistance allemande qu'on a appelée Poche de Saint-Nazaire. Défense terrestre, fluviale, maritime et aérienne, s'appuyant sur l'artillerie de marine, les blockhaus et la Flak. Pendant qu'en profondeur, s'organisait un cercle défensif constitué de centaines de cantonnements d'une vingtaine d'hommes en moyenne, tous les points d'appui fortifiés dans la zone de l'estuaire et sur le cordon littoral étaient reliés entre eux par un minage systématique des rives et des côtes.

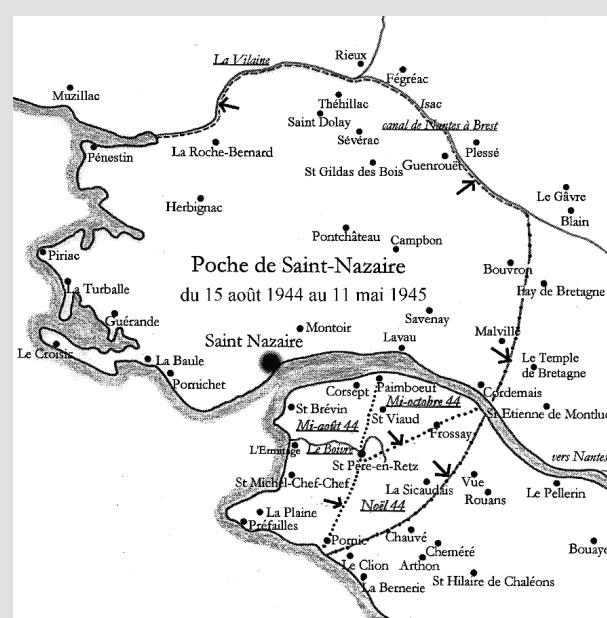
Si les Allemands bénéficiaient d'un arrière inexpugnable de béton, d'abris solides et de batteries de tous calibres près du littoral, ils ne disposaient pas de l'artillerie mobile ni des engins blindés ou même des camions qui leur auraient permis de déborder le front continu de 70 kilomètres, puis de 100 kilomètres à partir de Noël 1944, dans lequel on les contenait, pour tenter une contre-offensive visant par exemple à reprendre Nantes. Sur le plan stratégique, il y avait donc peu de risque de voir l'ennemi se lancer dans une entreprise sérieuse de reconquête ou de fuite, mais sur le plan purement militaire, le déséquilibre restait criant et pouvait laisser craindre des soubresauts ou des coups d'épaule visant à le dégager d'un encerclement trop serré. À aucun moment, en effet, l'occupant n'accepterait d'être pris à la gorge et de se voir dicter trop précisément ses limites ni sa liberté de mouvement par les bataillons FFI et américains menant le siège.

Dans le dispositif militaire global de la Poche de Saint-Nazaire, la poche sud a tenu une place singulière, à la fois parapet de défense militaire de la base sous-marine au sud de l'estuaire, garde-manger le mieux garni de toute la poche et zone d'expansion possible pour accroître la zone de pillage. Rappelons que contrairement à la poche nord constituée dès la première quinzaine d'août 1944, la poche sud se constitua très graduellement au cours d'une guérilla permanente entre les bataillons FFI l'encerclant peu à peu et les bataillons allemands avançant leurs lignes de défense à partir du réduit initial délimité par la *HKL/Haupt Kampf*

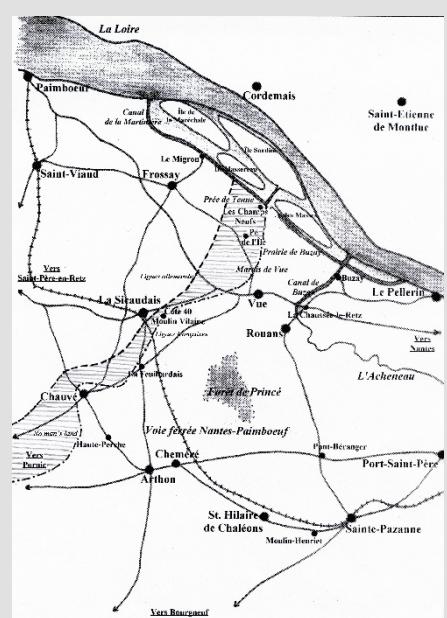
Linie déployée depuis 1941 pour protéger la base sous-marine et la *Festung St Nazaire*. C'est ainsi qu'allait se constituer un front mouvant et un no man's land incertain où se croisaient les patrouilles entre le début du mois de septembre 1944 (arrivée du 1^{er} GMR à Arthon) et la fin du mois de décembre. C'est seulement à partir de janvier 1944 que les lignes de front de la poche sud seront figées définitivement et ne bougeront plus jusqu'à la reddition allemande du 11 mai 1945.

Déjà, dans la nuit du 15 octobre 1944, l'ennemi avait lancé une attaque surprise lui permettant d'intégrer Saint-Viaud et Frossay dans la poche. Cette offensive du 15 octobre 1944 s'enfonça quasiment sans combat dans le dispositif français pour redessiner les nouveaux contours de la poche sud et conquérir 35 kilomètres carrés de territoires agricoles et donc de nouvelles réserves alimentaires ainsi que de l'armement. L'éventail s'ouvrait alors pour passer d'une ligne Pornic - Saint-Père-en-Retz - Paimbœuf à une ligne Pornic - Saint-Père-en-Retz - Frossay - le Migron... et s'aligner avec les limites de la poche nord.

Mais on allait alors assister à un renforcement progressif des lignes françaises par l'arrivée de bataillons FFI en provenance de Vendée, du Limousin, du Berry... Cette pression militaire croissante sur ses premières lignes poussa l'ennemi à déclencher le 21 décembre 1944 une deuxième offensive sur le saillant Chauvé/La Sicaudais. Outre des motivations sans doute prioritaires de pillage alimentaire, l'objectif allemand était de desserrer l'emprise française de plus en plus forte après l'arrivée du 8^{ème} Cuirs le 2 décembre sur le front de Chauvé. Il s'agissait de repousser les FFI au-delà des marais du Clion, de Haute-Perche et de Vue, de prendre pied à Chauvé en se débarrassant de la vigie du clocher, et de déborder le petit bourg de La Sicaudais et la gare de La Feuillardais pour contrôler la route de Nantes. Au cours des rudes combats du 21 décembre, les Allemands allaient conquérir 80 km² avec toutes les fermes et ressources alimentaires qu'elles contenaient. Lors des combats sporadiques qui allaient suivre, les FFI allaient reprendre un bourg de Chauvé totalement vidé de ses habitants, mais La Sicaudais à nouveau occupée le resterait jusqu'à la Libération.



Carte de la poche de Saint-Nazaire – M. Gautier



Nouveau no man's land avancé de 2 à 6 km à partir du 21 décembre 1944

Dans les états-majors nantais, on s'était inquiété un moment de la concomitance de cette offensive avec celle des Ardennes mais il est douteux qu'il existât un quelconque lien entre les

deux évènements ! C'est ainsi que dans son rapport d'interrogatoire du 25 avril 1946, le général Huenten prétendait n'avoir jamais projeté autre chose que la mainmise sur ces « 80 kilomètres carrés » de territoires supplémentaires, d'ailleurs conquis dès le premier jour... Il énumérait aussi la prise de nombreuses armes d'infanterie, d'une voiture blindée de reconnaissance, de deux camions, d'une motocyclette, de machines agricoles... et d'un troupeau. Il ne reconnaissait que deux morts et dix blessés dans ses rangs ! Un autre officier subalterne, le lieutenant Winter, appartenant au bataillon Brinkmeier et cantonné au village du Bois Hamon, à La Sicaudais, viendra en 1985 confirmer le propos de son supérieur dans une lettre adressée à François Baconnais, jeune paysan du Bois Hamon, village où Brinkmeier avait installé son PC : « *Le 21 décembre, l'attaque vers La Sicaudais ne fut pas lancée par deux régiments mais seulement par notre bataillon Brinkmeier, avec trois compagnies renforcées par deux petits canons antichar et deux canons antiaériens.* [Ce qui n'exclut pas l'engagement d'autres forces allemandes sur les autres fronts de la poche sud]... *Nos pertes n'ont jamais été de cinquante morts ; il n'y a eu qu'un tué, le Gefreiter Personn et quelques blessés... La Sicaudais était le but limité de notre attaque et pas plus loin. Jamais nous n'avons voulu gagner Nantes où nous réunir avec les troupes des Ardennes. Pour cela, nous n'avions pas de matériel, pas de chars, pas de voitures, pas d'essence. Nos attaques n'avaient comme objectif que d'augmenter la région d'alimentation de la Poche, comme lors de la prise de Frossay et du Migron le 15 octobre 1944* ».

On discutera plus loin le bilan des pertes allemandes mais quoiqu'il en soit, suite à cette petite victoire allemande, il faut sans doute voir dans les bombardements du 26 décembre 1944 une volonté de représailles et de punition venant conclure trois mois de frottement, d'attaques et contre-attaques entretenant une insécurité permanente sur ce front sud de la poche de Saint-Nazaire¹. Après le point d'orgue du 26 décembre, plus d'attaques aériennes ; on se contentera d'une guerre de siège sans combats marquants de part et d'autre d'un no man's land de 2 à 6 km sur un front d'une trentaine de km.

Les bombardements du 26 décembre 1944.

Les officiers allemands qui se réunirent dans la nuit du 25 au 26 décembre 1944 au château du Prieuré à Saint-Père-en-Retz pour un réveillon de Noël un peu retardé par les combats de la poche sud, n'ignoraient sans doute pas que l'offensive des Ardennes était enrayée et que la guerre était perdue. Pourtant, sachant trop bien que la bataille finale en Allemagne serait sans rémission, ils pensaient célébrer cette nuit-là une petite victoire militaire et psychologique qui allait bien au-delà des kilomètres carrés reconquis. Ce qu'ils ignoraient encore c'est que leurs voitures et leurs déplacements avaient été repérés et que le téléphone avait fonctionné entre l'état-major FFI à Nantes, le lieutenant-colonel Mac Guire à Blain et les aviateurs français stationnés à Bordeaux Mérignac.

L'après-midi du 26 décembre allait connaître en effet trois bombardements successifs effectués par six avions en provenance de Bordeaux Mérignac et appartenant au Groupe de bombardement français GB I/34 Béarn pilotés par des aviateurs français²³. Ils semblaient disposer de renseignements fournis par des informateurs à l'intérieur de la poche : présence d'officiers et d'un cantonnement au château de la Rousselière, à Frossay ; présence d'un état-major de campagne dans le secteur de la gare du Pas Boschet, à La Sicaudais ; et rassemblement

¹ La poche sud couvrait 11 communes du nord du Pays de Retz : Saint-Père-en-Retz, Saint-Brevin-les-Pins, Saint-Michel-Chef, Préfailles, La Plaine, Pornic, La Sicaudais, Saint-Viaud, Frossay, Corsept, Paimboeuf.

² 3 avions GM-167 (Glen Martin) et 3 avions DB-7 (Douglas A-20 Havoc appelé DB-7 – Archive René Brideau).

³ Sur la genèse et les missions des « FFI de l'Air », on peut lire l'article de Marie-Catherine Villatoux « De la Résistance à l'armée de l'Air dans la Revue historique des armées, n°2/1994, p. 79-87 : https://crea.ecole-air-espace.fr/wp-content/uploads/2019/05/FFI_Air.pdf

d'officiers - dont un colonel d'infanterie de marine - au château du Prieuré, à Saint-Père-en-Retz.

Un seul projectile était venu labourer le jardin de la Rousselière, sans dommage pour l'occupant, mais, dans les minutes suivantes, cinq bombes s'abattaient sur la gare du Pas Boschet dont la nouvelle vocation sanitaire était pourtant signalée par une croix rouge sur le toit. Puis l'escadrille virait sur l'aile et mettait cap à l'ouest pour vider ses soutes sur le château du Prieuré à Saint-Père-en-Retz.

LE GROUPEMENT « PATRIE » ET LE GB I/34 BÉARN EN OPÉRATIONS

AOÛT 1944-FÉVRIER 1945

Michel Pelliot

INTRODUCTION

L'unification des divers mouvements de Résistance au sein des F.F.I. a permis une meilleure coordination des unités combattantes de maquisards. Cela a également ouvert la possibilité d'envisager des opérations de plus grande ampleur. A l'approche du débarquement allié il devient important pour les Français libres de disposer de zones « libérées » à l'intérieur de la France occupée. Hormis l'argument technique qui est avancé : des zones où les unités combattantes de la Résistance pourront se regrouper, recevoir de l'armement et à partir desquelles des opérations de grandes envergures pourront être lancées, il y a une raison politique majeure. La France libre du Général de Gaulle doit prouver à ses alliés (et surtout aux Américains) qu'elle dispose d'une assise en territoire occupé et qu'elle n'est pas qu'une simple entité exogène créée par des exilés avec le concours bienveillant des Britanniques.

Au début de l'année 1944 le Maquis des Glières en Haute-Savoie est démantelé deux mois après sa constitution et celui du Vercors dans l'Isère va connaître une fin tragique en juillet 1944. Face aux difficultés rencontrées par ces unités combattantes de la Résistance, le Commissariat à

l'Air, encore à Alger, prévoit un soutien aérien. Alors que le maquis du Vercors commence à recevoir les coups de boutoir des Allemands, le Colonel Demozay, un ancien FAFL, est chargé de mettre sur pied le Groupement Aérien de Coopération « Patrie ». Il s'agit de parachuter armes et ravitaillement ainsi que d'apporter le cas échéant un soutien aérien direct aux forces engagées. On veut également prouver que les forces aériennes d'Afrique du Nord sont capables d'agir de manière coordonnées et sous une même hiérarchie pour des opérations d'envergure. Lorsque le Groupement « Patrie » est constitué il est trop tard pour intervenir dans le Vercors.

On décide de l'affecter au soutien des maquis du Sud-ouest et du Massif Central, mais quand il arrive à Toulouse fin août, les forces allemandes se sont déjà repliées. Ce Groupement Aérien de Coopération « Patrie » est formé initialement de 2 groupes : le GB 1/34 Béarn et le GCB 1/18 Vendée. Il va alors opérer fondamentalement contre les poches allemandes de l'Atlantique que les alliés ont laissées de côté lors de leur progression vers le nord et la frontière allemande. C'est l'histoire de ce Groupement « Patrie » que Michel Pelliot vous évoque ici.

José Fernandez

LA CRÉATION DU GROUPEMENT « PATRIE »

Le 25 juillet 1944, le Colonel Jean Demozay alias « Morlaix » est proposé personnellement par le Général de Gaulle pour créer en toute hâte le groupe « Patrie » dont la mission première est le transport et la mise en œuvre d'armes pour les F.F.I. Ces armes et leurs munitions sont fournies par prélevements sur l'armement terrestre de l'Armée de l'Air et sur celui de l'Armée de Terre.

Elles sont stockées par le groupe de transport II/15 à Mouzaïaville (Algérie) : elles comprennent 49 fusils mitrailleurs et 180.000 cartouches, 20 mitrailleuses Hotchkiss et 100.000 cartouches.

ETAT-MAJOR DU GROUPEMENT	
Lieutenant-colonel Morlaix	Commandant le groupement
Commandant Naves	Chef d'état-major
Sous-lieutenant Verges	1 ^{er} bureau. Officier de détails
Commandant Gaulnier	2 ^e et 3 ^e bureau
Capitaine Escoula	2 ^e bureau
Commandant Morel	4 ^e bureau
Sous-lieutenant Denoyer	Adjoint au 4 ^e bureau

PREMIER GROUPE (DAUNTLESS A-24)	
Commandant Lapios	Commandant de groupe
Capitaine Maillefert	Commandant la 2 ^e escadrille
Capitaine Boucherie	Commandant la 1 ^e escadrille
DEUXIÈME GROUPE (DOUGLAS DB-7 ET GLENN MARTIN GM-167)	
Capitaine Bataillé	Commandant de groupe
Capitaine Pialat	Commandant l'escadrille

Ces bombardements ont été effectués par des aviateurs français à bord d'avions américains
Extrait du journal « Ciel de guerre » N° 25 – 2014 (archive René Brideau)



Douglas A-20 Havoc appelé DB-7



GM-167 (coll. M. Berton)

Rapports français et allemand sur la mission du 26 décembre 1944

Mardi 26 décembre

La mission du jour consiste à bombarder la batterie de Saint-Père en Retz (secteur de St Nazaire).

Six avions au départ de la mission :

- GM-167 n° 127 Cne Pialat, S/Lt Basiletti, Sgt/C. Baif, Adj. Streetz,
- GM-167 n° 30 S/Lt Diris, Asp. Margottin, Sgt/C. Saint Marc, Sgt/C. Porcher,
- GM-167 n° 744 S/Lt Schmitt, Asp. Martin, Sgt/C. Deyme, Adj. Baudelet,
- DB-7 n° 89 Sgt/C. Négraud, Lt Grapin, Sgt Berton, Sgt Mercier,
- DB-7 n° 129 S/Lt Lacourie, Lt Gaüzère, Adj. Pierre, Sgt/C. Dorio,
- DB-7 n° 63 Sgt/C. Bourgeade, Lt Lombard, Sgt/C. Labax, Adj. Marchand.

La désignation de l'objectif est faite à 12h50, la mise en route à 13h25 ne laissant pas le temps matériel de préparer la mission. Le décollage s'effectue à 13h40 ; après avoir gagné l'altitude de 4 300 m sur l'itinéraire Bordeaux, Saintes, Niort, les avions bombardent à 14h44 à l'initiative du chef de dispositif, le GM-167 n° 127. 5 400 kg de bombes sont largués et explosent, groupés à 350 m à gauche de l'objectif et à sa hauteur. Deux à trois coups de DCA sont observés à 200 m derrière la formation. Les avions atterrissent à 16h00 après 2h20 de mission. Pour permettre aux équipages de déjeuner avant leur départ en mission, l'heure des repas est désosse fixée à 11h00. Un message est reçu du commandement des F.A.A. donnant l'ordre de suspendre toute permission jusqu'à nouvel ordre. Le GM-167 n° 75 rentre de Conac à Bordeaux avec comme passager le S/Lt Lacourie.

Rapport d'opération du GB I/34 Béarn du 26 décembre 1944 réalisée par 6 avions de construction américaine, pilotés par des aviateurs français : 3 avions GM-167 (Glen Martin) et 3 avions DB-7 (Douglas A-20 Havoc appelé DB-7). Ces 6 avions qui ont décollés de la base de Bordeaux-Mérignac ont bombardé la gare du Pas Boschet (La Sicaudais), le château de la Rousselière (Frossay), le château du Prieuré et le quartier Sainte Opportune (Saint-Père-en-Retz)

M.O.K. West :
Feindl. Feindl. Pünktchen : Artl.-Störungsfeuer.
Lorient :
Geringes feindl. Artl.- Störungsfeuer beiderseits des Scorff und des Blavet.
St. Nazaire :
a) Südufer :
Feindl. Artl.- und Pak-Störungsfeuer auf eigene Stellungen bei Frossay und Sieau-dais. Bei Angriff von 6 Jabos auf Verbandsplatz Kampfgruppe "Kässberg" Platz mit Sankas zerstört, 9 Tote. Bombenabwurf durch 6 Douglas-Dauntless auf Nordflügel und auf Batls.-Gefechtsstand. Keine Ausfälle. Bei erneutem Angriff durch 6 Douglas mit schwersten Bomben auf Batls.-Gefechtsstand Stand zerstört, 2 Tote.
b) Ostabschnitt :
Feindl. Artl.- und Gr.W.-Störungsfeuer auf Rème-Bouren und Passons. Durch eigenes Jagdkommando 1 Jgpg vernichtet, 1 amerik. Offiz. tot, 1 Feldwebel schwer verunstet, 1 Gefangener eingebracht.
La Rocheelle :
Im Vorfeld geringe Kampftätigkeit. Durch Spähtruppe 5 Gefangene und Waffenbesitz eingebracht.
Gironde-Nord :
Schwaches feindl. Artl.-Störungsfeuer auf Vorfeld.
Gironde-Sud : Keine.

Extrait du rapport agrandi

St. Nazaire :

a) Südufer :

Feindl. Artl.- und Pak-Störungsfeuer auf eigene Stellungen bei Frossay und Sieau-dais. Bei Angriff von 6 Jabos auf Verbandsplatz Kampfgruppe "Kässberg" Platz mit Sankas zerstört, 9 Tote. Bombenabwurf durch 6 Douglas-Dauntless auf Nordflügel und auf Batls.-Gefechtsstand. Keine Ausfälle. Bei erneutem Angriff durch 6 Douglas mit schwersten Bomben auf Batls.-Gefechtsstand Stand zerstört, 2 Tote.

Rapport allemand du 27 décembre 1944 – Archive René Brideau (bilan des victimes incomplet et identification imprécise des avions)

Ce rapport allemand est imprécis sur le bilan des morts et sur l'identité des avions désignés seulement de manière générique comme « 6 Jabos » (JagdBomber ou chasseurs

bombardiers). On découvre cependant que la position occupée par les hommes du « **Kampfgruppe Kaessberg** » a été détruite par l'attaque des avions avec un bilan de « **9 morts** ». Les bombes larguées par 6 avions identifiés cette fois comme étant des « Douglas-Dauntless », sur « **l'aile nord d'un poste de commandement** » et n'ayant « **pas fait de victimes** » semblent désigner la mission sur le château de la Rousselière à Frossay. Quant à la dernière attaque menée par « **6 Douglas avec des bombes lourdes sur le poste de commandement du bataillon** » il s'agit sans doute de celle menée sur le château du Prieuré (quartier Sainte-Opportune à Saint-Père-en-Retz), avec un bilan de « **2 morts** ». Notons cependant la confusion sur « **le poste de commandement du bataillon** » qui à cette date n'était pas au Prieuré mais au village du Bois Hamon, près de la gare du Pas Boschet à La Sicaudais, comme en a témoigné le lieutenant Rudolf Winter, adjoint du commandant Brinkmeier.



Soldats et officier du bataillon Brinkmeier cantonnant au Bois-Hamon. Lors du bombardement du 26 décembre 1944, ce bataillon a perdu une douzaine d'hommes malades ou blessés soignés dans la buvette de la gare du Pas Boschet transformée en infirmerie de campagne – Coll. Luc Braeuer.



Quelques officiers du bataillon Brinkmeier au village du Bois-Hamon.

De g. à d. le *Hauptmann Hansel*, le *Leutnant Wolf*, l'*Oberleutnant Winter*, l'*Oberleutnant Kresse*, le *Hauptmann Jahn* (médecin) – Coll. L. Braeuer

Au moment de l'offensive du 21 décembre suivie du bombardement du 26 décembre, le bataillon Brinkmeier était composé

- D'un *Stab* (PC) cantonnant au village du Bois-Hamon à La Sicaudais comptant 6 officiers + 115 sous-officiers et soldats
- Et de trois compagnies :
 - la *3./Grenadier Regiment 895* : 2 officiers + 153 soldats et sous-officiers
 - la *5./Grenadier Regiment 896* : 2 officiers + 151 soldats et sous-officiers
Ces deux compagnies en provenance du secteur de Guidel/Lorient avaient été envoyées dans le secteur de Saint-Père-en-Retz en septembre 1944.
 - la *4./II. Marine Grenadier Abteilung* (issue du *II./ Marine-Grenadier-Abteilung* du Major Leptin et transférée au Major Brinkmeier) : 2 officiers + 100 matelots et sous-officiers.

Au total : 12 officiers et 519 sous-officiers et soldats

~

Le bombardement de la gare du Pas Boschet

Froid soleil au-dessus des taillis givrés entourant la petite gare de campagne du Pas Boschet. Après l'agitation des derniers combats, le calme était revenu. Depuis deux jours, les familles Leroux, Foucher, Toussaint, qui depuis l'été 44 étaient « en France », s'étaient fait avaler par la Poche. Pierre Foucher venait de quitter son atelier de menuisier pour le repas de midi. En ce moment il fabriquait plus de cercueils que de chambres à coucher - les derniers pour Maurice Pollono et ses camarades. Marthe, sa femme, avait entendu un bruit de moteur du côté de Frossay qui l'avait attirée au-dehors, sa cadette sur les talons. Le nez en l'air devant sa maison située tout près de la barrière du passage à niveau, elle explorait le ciel tandis que des soldats allemands emmitouflés battaient la semelle devant la buvette de la petite gare transformée en infirmerie de campagne. Un Major y partageait la chambre de l'étage avec un sergent tandis que dans la salle d'attente s'étaient installés un conducteur d'ambulance hippomobile, un infirmier et son aide prodiguant les premiers soins aux blessés et aux malades des cantonnements du nouveau secteur occupé depuis le 21 décembre 1944. Odeurs de fièvre, de corps mal lavés et de pansements purulents. Que faisait le *Hauptmann* Jahn ? Il était parti ce matin en vélo sur la route verglacée, vers Paimbœuf où il n'avait pas dû chômer car il y soignait soldats et civils. Près de sa maisonnette, la mère Toussaint, employée SNCF responsable de la petite gare, en grande conversation avec son amie Marie Leroux, regardait avancer trois jeunes compères le long du ballast, un chien sur les talons ; ils revenaient du bourg de La Sicaudais, leur pain sous le bras, un peu hésitants tout de même à fréquenter les chemins habituels maintenant qu'on y croisait à nouveau des Allemands.

... Lorsque les avions avaient jailli au-dessus du taillis pour fondre sur la gare, Hamon et Salaün s'étaient jetés au sol mais Georges Couillon était resté debout, son pain à la main. Il venait de prendre un éclat qui lui avait arraché une partie de la fesse. À ses pieds, le cadavre de son chien Tambour. Les soldats encore valides se dispersaient en hurlant, et redoutant un retour des avions, couraient se réfugier dans les champs et les chemins creux, tandis que la mère Toussaint titubait hors des gravats, avec une large entaille à la gorge et le bras arraché. Les bombes avaient cisailé les cyprès et arraché les rails et les barrières du passage à niveau. En contournant un soldat tué sur son vélo et les chevaux d'ambulance éventrés, Georges Couillon s'éloigna du Pas Boschet et remonta vers le Bois Hamon où ses cris finirent par alerter François Baconnais et son père qui le convoyèrent au Chêne Fougeray où le docteur Mouillé arriva de Saint-Père-en-Retz avec sa traction pour le soigner. En se retournant, on contemplait en contrebas les décombres fumants de la gare et on déchiffrait le pointillé des impacts de bombe. Une dans les vignes, deux autres aux abords du silo à grain dont la toiture était transpercée ; une sur les rails, la dernière sur la gare et la buvette.

Les premiers secouristes avançaient en tremblant au milieu du désastre. Qui était mort ? Qui était vivant ? On se dirigeait vers les corps bougeant encore. Mais comment porter secours à cette malheureuse chef de gare au bras arraché⁴ ? Son amie, Marie Leroux, indemne, implorait la Vierge et tous les saints. Près du puits dans le jardin gisait le corps déchiqueté de Toussaint Gineau (de la Raffinière en Frossay). Jean Dousset, accouru en hâte pour chercher son fils, avait entendu des appels... Il s'activait pour dégager le menuisier Foucher qui avait le tympan percé et était coincé sous une poutre, puis sa fille Madeleine dont la jambe était brisée. Marthe et Denise qui s'étaient précipitées dehors au bruit des avions étaient indemnes.⁵

Des gravats de la petite gare on sortit M. Poutancier, un réfugié de la Gendarmerie, en piteux état, et les corps de deux soldats. Un autre soldat était blessé. Français et Allemands fouillaient les décombres côte à côte mais chacun ses propres victimes ! La buvette était

⁴ La veuve Toussaint (Marie Augustine, née Dauvergne, âgée de 60 ans), chef de gare, décéda le lendemain à l'hôpital de Paimbœuf, ainsi que le réfugié Emile Poutancier (80 ans), les jours suivants.

⁵ Le bilan dramatique de ces bombardements entraîna une intervention du sous-préfet Tony Benedetti auprès du lieutenant-colonel Mac Guire, basé au château de Blain et chargé de superviser au sein de la 94^e DI les reconnaissances aériennes et de définir les cibles.

écrabouillée... Combien là-dessous ? Sur les 13 soldats malades ou blessés attendant le capitaine Jahn, combien avaient été tués ?

Un bilan des pertes allemandes à clarifier

Dans son rapport d'interrogatoire en 1946, le général Huenten évoque un bilan de deux soldats tués mais il élude tous les autres déjà « blessés ou malades ». Quant au rapport allemand du 27 décembre 1944, il indique 9 morts

St. Nazaire :

a) Südufer :

Feindl. Artl.- und Pak-Störungsfeuer auf eigene Stellungen bei Frossay und Sieau-dais. Bei Angriff von 6 Jabos auf Verbandsplatz Kampfgruppe "Kissberg" Platz mit Sankas zerstört, 9 Tote. Bombenabwurf durch 6 Douglas-Dauntless auf Nordflügel und auf Batls.-Gefechtsstand. Keine Ausfälle. Bei erneutem Angriff durch 6 Douglas mit schwersten Bomben auf Batls.-Gefechtsstand Stand zerstört, 2 Tote.

Voici la liste de soldats tués le 26 décembre 1944 dans la poche sud relevée au cimetière allemand de Pornichet par François Baconnais en 1963 : Frantz Hirth, Feldwebel, 38 ans ; Paul Hoffmann, BTMS, 48 ans ; Kurt Jankowski, 20 ans ; Heinrich Mohr, Gefreiter, 34 ans ; Johannes Büge, Gefreiter, 41 ans ; Alfred DR Schlenkert, UFFZ, 33 ans ; Herbert Lange, UFFZ, 37 ans ; Hans Mobius, UFFZ, décédé au mois de juillet suivant à l'âge de 35 ans.

Et voici le relevé officiel [en 2024] : Reinfried Persson, *Gefreiter* (16.09.1922) ; Heinrich Mohr, *Obergefreiter* (15.11.1910) ; Paul Hoffmann, *Bootsmann* (13.01.1896) ; Helmut Noak, *Stabsgefreiter* (24.01.1917) ; Herbert Lange, *UFFZ, Unteroffizier* (31.12.1907) ; Alfred Schlenkert Dr *UFFZ* (03.08.1911) ; Ernst Hübl, *UFFZ* (23.03.1915) ; Kurt Jankowski, *Matrose* (22.01.1924) ; Hans Mobius, *UFFZ* (31.10.1909) ; Frantz Hirth, *Feldwebel* (12.08.1906) ; Alfred Gottschalk, *Schütze* (01.08.1911). Soit 11 morts.

Quant aux témoins, au moins deux affirment par écrit qu'il y aurait eu 12 tués allemands : François Baconnais et Jean Dousset, le premier sauveteur parvenu sur les lieux.

Georges Couillon 46 ans fut blessé au bombardement de la gare, le 26 décembre 1944. Son chef d'équipe Chamoury ayant été tué à ses pieds. 12 soldats allemands tués et 2 civils dont la chef de gare.

Témoignage de François Baconnais

mais une autre fois Denis était ensorcelé. j'ai réussi à me dérouler moi, l'assistant chef de gare était sur la route un bras racheté, et une grande coupure à la gorge. elle ne survivra pas. le café il y avait huit allemands donc douze tués. j'avais aussi M. Gireau de la raffinerie en Frossay. il était dans un ordinaire près des fruits complètement déchiqueté. au 4^e étage il avait une jambe cassée.

Témoignage de Jean Dousset

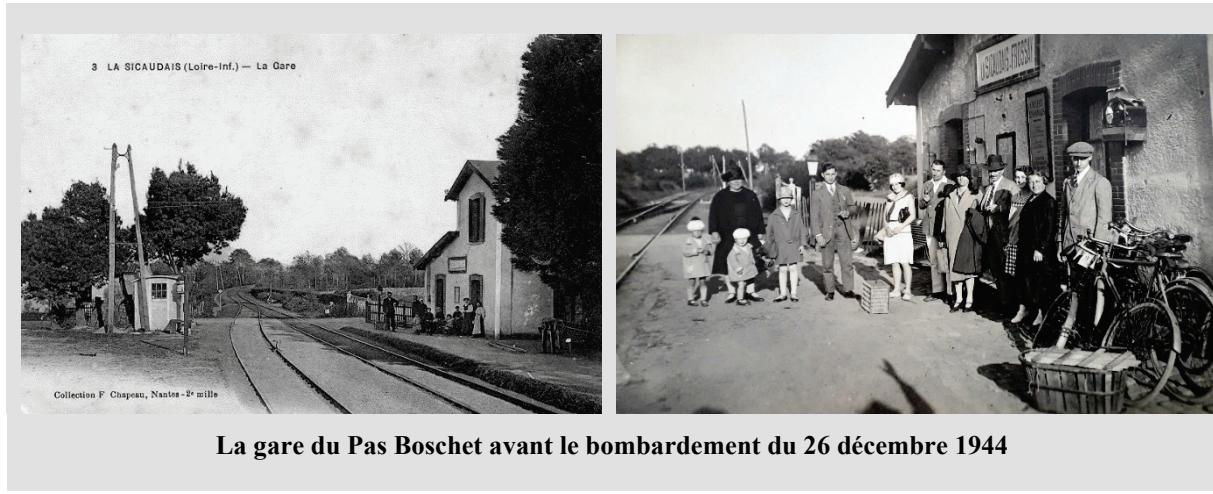
Les Allemands étaient furieux contre ces avions « terroristes » qui n'avaient pas hésité à bombarder des bâtiments surmontés de la Croix-Rouge, oubliant un peu vite que deux jours plus tôt les mêmes locaux hébergeaient encore le PC de campagne de l'offensive sur La Sicaudais... Et que courait une rumeur sur l'entreposage de munitions allemandes dans les silos à grain de la gare⁶. On réquisitionna Marinette, la jument du père Leroux pour transporter les morts allemands. Le soldat Helmutt Wichmann s'était fait remarquer par l'aide qu'il avait apportée aux civils mais quelques années plus tard les témoignages ne suffiront pas pourtant à abréger sa captivité. Pendant les nuits qui suivirent beaucoup se couchèrent tout habillés pour fuir plus vite en cas d'attaque.

Au soir même de ce bombardement, alors que le petit bourg et ses abords essuyaient de nouvelles canonnades venant cette fois des lignes FFI, tous les habitants du Pas Boschet et du Bois Hamon décampèrent vers les villages voisins. Ces tirs inauguraient un harcèlement en direction du clocher qui allait atteindre aussi des maisons, au point même de tuer dans son jardin Maurice Lemoulland, un réfugié Brevinois de 60 ans. On était au soir du 31 décembre 1944, et l'église que l'on soupçonnait de servir de vigie aux Allemands encaissait ce jour-là trois obus : un dans la muraille du chœur, un autre sur une toiture latérale et un troisième détériorant les pierres d'ornement de la chambre des cloches⁷. Le lendemain, jour de la Saint Sylvestre, le village du Pas Boschet, vers 9 h du soir, était frappé à son tour de plusieurs obus qui provoquèrent l'exode de ses habitants. Visait-on le nouveau central téléphonique allemand ? À la mi-janvier, la ferme de Maison Neuve dans le même axe de tirs, recevait aussi sa bordée d'obus... Le 21 janvier, on vit arriver quelques véhicules de la Croix-Rouge qui convoyèrent vers Saint-Nazaire et les trains d'exode une quarantaine d'habitants ou de réfugiés de La Sicaudais.

La famille Baconnais s'était provisoirement repliée chez Félix Labarre, un voisin de Saint-Jules. On dormait sur une bâche, tout habillés, à huit dans la même pièce. Ni lumière ni chauffage ; pas de carte de pain, pas de vélo, pas d'école ; les grands s'improvisaient instituteurs pour les petits, dans l'odeur acre des chandelles à huile de transfo... L'inconfort et la promiscuité poussèrent cette famille à repointer prudemment le nez dans leur ferme du Bois Hamon. La méfiance réciproque était à son comble ; il y avait eu des victimes dans les deux camps et chacun redoutait un retour des avions. Les Allemands s'inquiétaient de se retrouver seuls dans le village où ils poursuivaient le creusement de leurs tranchées, bientôt recouvertes de troncs d'arbres et de poutrelles d'acier. Les villageois revenaient soigner les poules et les bêtes, jetant un œil sur les biens et le niveau du vin dans les barriques, mais les Allemands mettaient un point d'honneur à « protéger » le village. L'accalmie semblait se maintenir, on se réinstalla peu à peu, chacun creusant une tranchée-abri derrière sa maison, recouverte aussi de troncs d'arbres, comme on le voyait faire aux Allemands. Le grand-père Baconnais en profita pour enterrer son vieux Mauser ramené de la guerre de 14 et son fusil de chasse. Un matin, François trébucha sur la terre gelée de la tranchée et se cassa un bras ; le docteur Rabier et sa femme vinrent de Saint-Père-en-Retz en vélo, en suivant la voie ferrée... « Et comme ça, ça fait moins mal ? » Et va comme je te plâtre ! Ni radio, ni rééducation. Le bras resterait de travers.

⁶ Les FFI du 1^{er} GMR et du 8^è Cuir avaient extrait de ces silos entre le 2 et le 20 décembre 1944 cinq wagons de 100 tonnes de blé tirés par bœufs et chevaux vers la gare de la Feuillardais avant leur transfert vers la minoterie Laraison à Machecoul.

⁷ L'abbé Olivaud, curé de La Sicaudais, fait état dans ses cahiers d'un rapport d'état-major concernant « Le Groupe d'opérations au sud de l'estuaire de la Loire » où il a recopié de sa main le passage suivant à propos de ce bombardement : « Secteur de La Sicaudais – Le 31 décembre 1944 à 10 h 30 : Tir d'artillerie – Position de la batterie : La Barre de Vue – Batterie de 50 long (Capitaine Besnier et S/Lt Fillaud et section de 75). Objectif : clocher de La Sicaudais. Résultats : des coups au but au pied du clocher ont été observés. Tirs de contre-batterie allemands en direction de l'observatoire de notre batterie par pièces de 77 – 8 obus tirés, coups trop courts ».





Rudolf Winter en visite au Bois Hamon en 1967.
De gauche à droite : Georges Couillon, François Baconnais, Rudolf Winter, Constant Corbé, Marie Corbé.



François Baconnais et sa femme en visite au cimetière allemand de Pornichet en 1963.
François Baconnais relève ce jour-là les noms des soldats allemands tués lors du bombardement de la gare du Pas Boschet.



À gauche : 5 civils de la poche sud victimes de la guerre 39-45
Gérard Hamon, Georges Couillon, François Baconnais, Georges Brelet, Etienne Gautier
Photo prise le 18 mars 2006 lors de l'inauguration du Mémorial de la catastrophe du Boivre à L'Ermitage.

À d. la légende de cette photo par François Baconnais

Transcription de cette légende

5 rescapés de la poche de Saint-Nazaire au Boivre le 18 mars 2006

Gérard Hamon, 76 ans, dont le père prisonnier en Allemagne fut tué d'un bombardement à la fin de la guerre. Son cousin, Louis Badeau, fut tué au Boivre le 17 mars 1945 à l'âge de 21 ans.

Georges Couillon, 76 ans, fut blessé au bombardement de la gare [du Pas Boschet], le 26 décembre 1944, son chien « Tambour » ayant été tué à ses pieds. 12 soldats allemands tués et trois civils [tués aussi] dont la chef de gare.

François Baconnais, 78 ans, pas blessé de guerre mais un bras cassé le 26 janvier 1945 [en trébuchant sur le remblai gelé d'une tranchée allemande]. Double fracture de l'humérus droit. Pas de téléphone. Le docteur Rabier et sa femme sont venus de Saint-Père-en-Retz à bicyclette en suivant la voie ferrée [itinéraire à l'abri des balles] pour plâtrer le bras. Pas d'électricité, pas de radio, pas de rééducation. [Le bras restera de travers]

Georges Brelet, 78 ans, blessé le 16 mars 1945, une balle ayant traversé le bras et explosé dans le mur de son écurie [balle tirée par un FFI]. Il a été hospitalisé à Pornic, transporté en voiture à cheval. [Après un premier pansement réalisé par un soldat allemand, Joseph Allais, le charcutier, le chargea dans sa voiture à cheval pour l'emmener aux Ferrières consulter le Major allemand Jahn qui préféra l'envoyer à l'hôpital de Pornic].

5 rescapés de la poche de Saint-Nazaire au Boivre le 18 mars 2006
Gérard Hamon, 76 ans, dont le père prisonnier en Allemagne fut tué d'un bombardement à la fin de la guerre. Son cousin Louis Badeau fut tué au Boivre le 17 mars 1945 à l'âge de 21 ans.
Georges Couillon, 76 ans, fut blessé au bombardement de la gare, le 26 décembre 1944, son chien « Tambour » ayant été tué à ses pieds. 12 soldats allemands tués et trois civils [tués aussi] dont la chef de gare.
François Baconnais, 78 ans, pas blessé de guerre mais un bras cassé le 26 janvier 1945 [en trébuchant sur le remblai gelé d'une tranchée allemande]. Double fracture de l'humérus droit. Pas de téléphone. Le docteur Rabier et sa femme sont venus de Saint-Père-en-Retz à bicyclette en suivant la voie ferrée [itinéraire à l'abri des balles] pour plâtrer le bras. Pas d'électricité, pas de radio, pas de rééducation. [Le bras restera de travers]
Georges Brelet, 78 ans, blessé le 16 mars 1945, une balle ayant traversé le bras et explosé dans le mur de son écurie. Il a été hospitalisé à Pornic en voiture à cheval.
Etienne Gautier, 78 ans, blessé par un obus à une cuisse près de Carteret, évacué en voiture à cheval par Joseph Brelet à l'hôpital de Pornic.
Son cousin Georges Brelet, 76 ans, a été tué au Boivre le 17 mars 1945.
Il a assisté à l'enterrement le 19 mars 1945, à pied par la route ferrée de certains dans l'église de Saint-Père-en-Retz sur 18 tissus.

Etienne Gautier, 79 ans, blessé par un éclat d'obus à une cuisse près de l'artère fémorale. Evacué en voiture à cheval par Marcel Brelet à l'hôpital de Pornic. Son cousin Georges Crépin, 16 ans a été tué au Boivre le 17 mars 1945. J'ai assisté à l'enterrement le 19 mars 1945, à pied par la voie ferrée. 10 cercueils dans l'église de Saint-Père-en-Retz sur 15 tués.

[Etienne Gautier fut blessé le 14 avril 1945 par un éclat d'obus français tiré sur la Prauderie, son village occupé par le capitaine Baumann. Ce jour-là des canons de 105 de Taillecoup et de la Bitauderie arrosèrent toutes les lisières de Chauvé, de la Bonnelais à la Prauderie ; s'y adjoignirent des obus de 50, tirés de la Vesquerie]. Etienne fut soigné d'abord par un soldat allemand qui stoppa l'hémorragie avant d'être pris en charge par Baumann qui le confia à Georges Brelet pour le transférer à Pornic avec son attelage]

Le bombardement du château du Prieuré

Après les bombes de La Sicaudais, celles de Saint-Père-en-Retz... En ce début d'après-midi du mardi 26 décembre, tout le monde s'affairait dans la petite bourgade périgourdine. À Sainte Opportune, Marie-Louise Bichon faisait sa lessive, Pascaline Boscher venait de terminer le colis pour son mari prisonnier. Manquait le beurre... Sortir le vélo, la pompe - elle avait encore des chambres à air - et prendre la route de Saint-Michel pour le ravitaillement. Le père Sculo⁸ était venu au château avec sa femme et ses deux fils pour remettre de l'ordre, débarrasser les tables des bouteilles vides abandonnées par ces messieurs la nuit dernière. Pas content le père Sculo, car la porte de sa propre cave avait été forcée. Il décida de déménager ses bouteilles pour les mettre à l'abri, et plutôt que de laisser les enfants se chamailler autour des rares joujoux de Noël, il les associa à la corvée⁹. Du haut de ses 12 ans, Jean dirigeait la manœuvre. Au début, chacun y mettait de l'ardeur et faisait attention à ne pas laisser tomber les bouteilles, mais la petite Jeanine commençait à fatiguer... Dans son sabot de Noël, elle avait eu un jeu de patience, plus intéressant que de porter des bouteilles trop froides et trop lourdes dans l'escalier de la cave. « Allez jouer au chaud », consentit maman Sculo. Dans la cour, Marie-Louise s'échinait sur la planche à laver et Pascaline gonflait son vélo : « Je vais au beurre. Allez jouer dans la chambre à bois ».

Ciel clair, temps froid et sec au-dessus des eaux gelées du Pont Neuf et du Marais Gautier. Robert Merlet venait de remettre la main sur le manche du serpeau en soufflant dans ses doigts pendant que son oncle mettait en javelle les fagots du matin. Après ce Noël sans bûche dans la cheminée, les jours allaient commencer à rallonger, mais combien de semaines ou de mois encore faudrait-il se contenter des bougies de suif ou de graisse de bœuf coulées dans les corps de pompes, des lampes à carbure ou à huile de vidange, ou des flammes tremblotantes des petites lames de plexiglas troquées par les Nazairiens¹⁰? Pour résister à la morsure du froid, beaucoup se contentaient de ramasser le bois mort et les pommes de pin. La nuit, on accumulait sur les lits, édredons et couvertures ; le jour, on gardait le manteau et on se regroupait dans la seule pièce chauffée, quand il y en avait une. Les Allemands aussi avaient froid. Ils écumaient les campagnes pour réquisitionner le bois de chauffage et n'hésitaient plus à brûler parquet et rampes d'escalier, échelles, timons et haussières de charrettes, piquets et barrières de clôture.

⁸ Il tenait l'épicerie « Aux planteurs du Caïffa », rue du Four de Sion et faisait des travaux d'entretien et de jardinage au château du Prieuré.

⁹ Les siens : Jean, Pierre et Marie ainsi que Jeanine et Lucette, les deux fillettes de sa voisine Pascaline Boscher.

¹⁰ Le préfet Vincent tenta de négocier la remise en marche de la centrale de Pontchâteau qui aurait pu injecter du vingt-mille volts dans la Poche - une commission mixte aurait garanti l'usage civil exclusif de cette énergie. Demande envoyée au général Larminat qui transmit à l'état-major. Début mars, réponse négative du général Juin : « Les Allemands utiliseront ce courant à des fins militaires », ajoutant, pour consoler les populations frigorifiées : « Les jours vont allonger et le beau temps va revenir ! »

C'était le début de l'après-midi, un soleil pâle rosissait les marais autour de la Rouaudière. Derrière la barrière de peupliers du Marais Gautier, on devinait les toits givrés du bourg d'où s'élevaient des fumées montant droit vers le ciel. Après le boucan des dernières semaines, enfin une accalmie. Heures sereines de l'hiver, air léger portant loin la polyphonie secrète des campagnes dont les deux hommes savaient déchiffrer chaque note : cri des bêtes, appels des hommes, jeux des enfants, sabots des chevaux, détente sourde et retardée des masses, des marteaux et des haches... Ils auraient pu dire par qui le coup était porté. Ajouter le sifflement des serpeaux dans l'épine noire. Sourdes explosions du côté de La Sicaudais... Ils remettaient ça ! Et un bruit de moteur incongru enflant à l'horizon.

Une série d'explosions venait de déchirer l'air, projetant fétus, ferrailles et gravats jusque sur les eaux glacées du marais du Pont Neuf. S'échappant du nuage qui envahissait la petite ville, les avions virairent sur l'aile et remettaient cap à l'est. « C'est au Prieuré. Y'a sûrement des morts », cria Robert Merlet. La charrette, le cheval, pelle et pioche, au cas où ? Et Hue ! En descendant la côte du Pont Neuf, Robert et son oncle croisèrent une traction bariolée, couleur camouflage ; à côté du chauffeur, un gradé sans casquette, la tête entourée de pansements.

De part et d'autre de la rue de Pornic, les trottoirs étaient jonchés de verre brisé et de tuiles arrachées. Devant la quincaillerie de la mère Patillon, Michel Mainguy et ses deux oncles, Léon Mainguy et Eugène Patillon remettaient de l'ordre dans le fatras et clouaient déjà des planches pour reboucher la vitrine - les deux poilus de 14 ne s'étaient pas laissés surprendre et dès qu'ils avaient entendu les avions, avaient lâché la basse de pinard qu'ils étaient en train de soutirer : « C'est pour nous », avait dit Léon en se jetant derrière la murette de la cour tandis qu'un bloc de souche arraché à un sapin du parc venait balayer la façade et défoncer le portail. Les curieux et la défense passive se précipitaient ; les plus avertis avec des brancards et des couvertures. Mais beaucoup de bras inutiles et de curieux. « Y'a assez de monde comme ça ; faut pas aller les embêter » avaient dit les deux oncles avant de se réfugier dans l'abri couvert de poutrelles au fond du jardin.

Charle Baud et Paul Clavreux avaient retenu la leçon de la défense passive : « Pour prévenir le danger d'éclatement des poumons en cas de bombe soufflante, glisser un bâton dans la bouche » ! Ils coururent donc vers le château, dents serrées sur un bâton. Le long des dépendances du château, un bras avec une petite main d'enfant dépassait des gravats. Les avions revenaient. Tout le monde se débinait... Sauf cet Allemand assis le long d'un mur, l'air mal en point, à qui Paul tapa sur l'épaule : « Mais sauve-toi donc ! » L'homme, un grand rouquin qu'il avait déjà vu défiler rue du Temple à la tête de sa colonne, glissa à terre, raide mort.

Quand Robert et Francis Merlet sautèrent de la charrette, le décompte macabre avait déjà été fait. À part les victimes allemandes¹¹, on avait relevé le petit Jean Sculo dans l'escalier de la cave, décapité. La mère s'était précipitée vers le corps de son fils mort la veille de ses 12 ans. Un officier allemand cherchant à lui barrer le chemin avait encaissé une gifle magistrale. La défense passive tentait de ramener le calme et s'efforçait de ne pas oublier de victimes sous les décombres. À côté de l'enfant, il y avait un soldat allemand, les tripes à l'air, mais on n'y toucha pas. Les premiers témoins parlaient à voix basse, pour apprivoiser le désastre.

- Ach ! Madame ! Grand malheur, la guerre ! se lamenta un soldat, à l'arrivée de Mme Rabier, le médecin.

- Toi, fous-moi la paix ! Si t'étais pas là, ça serait pas arrivé.

¹¹ Ernst Hübl, *Unteroffizier*, 29 ans et Jacob Müller, *Gefreiter*, 32 ans tués sur le coup et dont les corps ont été lavés au lazaret allemand du château de la Rouaudière (témoignage d'André Guchet). Des témoins ont évoqué un troisième mort.



Jean Sculo tué la veille de ses 12 ans
et son frère Pierre, 8 ans



Le château du Prieuré (quartier Sainte-
Opportune) à Saint-Père-en-Retz

Pierre, le petit frère de Jean, alors âgé de 8 ans, a témoigné en 2019 avoir été sorti des décombres par un soldat allemand qui l'avait porté sur ses épaules et déposé contre un mur le long d'une rue adjacente en lui disant : « Rentrez chez toi et rases bien les murs. » Ce qu'il fit, croisant Mme Grollier, puis Mme Blairiau avant d'être hébergé pendant trois jours par Mme Avril. Au Grand Logis, une bombe était tombée sur la loge des vaches : « Philomène ! » avait crié le père missionnaire Alfred Colin. « Elle était là il y a cinq minutes, avec ses vaches ! » Il contourna le cratère et buta sur un corps effondré contre la margelle du puits... Son oncle soufflé d'un coup à 83 ans. Alors que Philomène rappliquait des champs où elle avait mené le troupeau, on se pressait près de Louis Chauvet, le journalier qui n'en revenait pas d'avoir réchappé à la tornade. Il était au milieu de la cour se dirigeant vers le grand portail du hangar à fourrage pour remiser des betteraves à l'abri du gel. La roue de la brouette chantait dans l'ornière gelée. Derrière les toits, un bruit de moteur... Puis un souffle de géant crachant le portail de la grange, projetant dans les airs, toiture, bardage et poteaux. La ferraille barrant les deux portes de la grange pliée en deux en forçant la fenêtre de la maison, le pailleur volatilisé. Plus de betteraves, plus de brouette... Et Louis au milieu des décombres, miraculé. Autour de la ferme, de grands arbres coupés nets. À la fourche d'un marronnier, le porte-lame de la moissonneuse-lieuse arrachée au fond de la grange.

La première frayeuse passée, Marie-Louise se précipita hors de la buanderie et appela les petites... Toitures soufflées, portes et fenêtres arrachées, on verrait plus tard, mais où étaient les filles ? Le grenier qui abritait les réfugiés de Saint-Nazaire n'existe plus¹². Le garde-manger et les saucisses pendues dans la cheminée étaient tombés dans les cendres du foyer ! Seuls les murs étaient encore debout et avaient protégé les enfants, même la petite Lucette, projetée contre le tas de bois et qui pleurait sur une grande éraflure à la cuisse. On les prit dans les bras et on les emporta à l'abri, serrés dans des couvertures.

Rassurée sur le sort des petites, Marie-Louise s'inquiéta de son père qui tout à l'heure se dirigeait vers les écuries, une corde sur l'épaule. Plus d'écurie. Mais le bonhomme accourait des champs où il avait été mener le cheval - survivant de 14-18, il s'était couché dans le fossé dès qu'il avait vu briller dans le ciel la première bombe. La grand-mère Guillou était encore dans son lit, couverte de gravats ; elle perdait un peu la carte et ne cessait de répéter : « Y'a eu un grand coup de vent et tout est tombé dans ma dourne ! » Maurice Bertrand, le cantonnier,

¹² La famille Lormeau qui avait déjà vu sa maison brûler sous les bombes au phosphore à Saint-Nazaire.

ressortait indemne du fossé qu'il était en train de curer le long du cimetière ; une bombe était tombée à moins de quinze mètres, mais le talus du cimetière Sainte-Opportune truffé d'antiques sarcophages l'avait protégé. Chez la grand-mère Morantin, indemne et terrorisée, la pendule s'était arrêtée net : 14 heures 15. Joseph Morantin remontait de sa cave, tout éberlué... avec un Allemand venu réquisitionner du vin que l'instinct de conservation lui avait poussé dans les bras pendant que le ciel leur tombait sur la tête. Mais où était sa femme ? La fenêtre derrière laquelle elle s'activait sur sa machine à coudre à longueur de jour, avait été transpercée par la grande crémone de ferraille de la grange. Plus de machine et pas de Clémence... Qui remontait du bourg en courant.

Dans le cœur du petit bourg épargné, on balayait déjà les vitres et les devantures. Le lendemain, les villageois se pressaient à la foire de Saint-Père-en-Retz. Pas tous pour affaires. On allait voir les dégâts, on s'apitoyait, répétant les circonstances et les anecdotes. On constatait qu'effectivement, il n'y avait plus chez Morantin, ni loge, ni pailler, ni moissonneuse-lieuse, ni betteraves, ni brouette. On se faufilait aussi du côté des dépendances du château et on se poussait du coude devant le cadavre abandonné du soldat éventré... Alors qu'on achevait le déménagement des meubles, vivres, vêtements, bestiaux, vin et fourrages, nouvelle alerte « Les avions ! » Simple reconnaissance qui terrorisa de nouveau les bénévoles et les secouristes affairés à charger les bric-à-brac. Des charrois mal ficelés partirent au galop ; marmites et charniers roulèrent au sol et on ramassa les morceaux de lard salé sur la route. Pascaline ne retrouverait jamais sa pompe, ni la petite Jeanine, son jeu de patience.

Le soir même du drame, chaque sinistré avait retrouvé un toit et un lit, et les troupeaux eux-mêmes étaient hébergés dans les fermes à la ronde¹³. Aux privations, aux rigueurs de l'hiver, au traumatisme du bombardement, à la perte des meubles et du toit protecteur, il fallait ajouter désormais la précarité d'un foyer provisoire qui faisait éclater la structure familiale et éparsillait les biens. C'est ainsi que les filles de Pascaline furent accueillies dans deux familles différentes tandis qu'elle-même dormait sous le toit de la famille Guittoneau, faisait sa lessive chez une autre voisine et le dimanche quittait le village en paysanne et en sabots pour aller se changer chez Landais aux Lardières avant de se rendre à la messe¹⁴.

Une vache chez l'un, deux chez l'autre. Celles de Joseph et Clémence Morantin avaient trouvé refuge chez la mère Lehours de Chanteloup, une maîtresse femme dont les fils étaient prisonniers en Allemagne. Les bêtes furent nourries, la traite assurée, le lait écrémé, le beurre battu et conditionné... Et apporté jusqu'au dernier gramme à la famille Morantin. Au grand jeu de patience de la guerre on avait appris à boucher les trous, panser les plaies et disposer au mieux les pièces dispersées. La grand-mère Morantin ne voulant pas abandonner son horloge, Robert avait dû la charger dans la charrette. On l'avait remise à l'heure et relancée. Seconde après seconde, son tic-tac continuait d'user le malheur des jours... Jusqu'au réveil de la sauvagerie de la guerre... Quelques semaines plus tard lors de la terrible découverte d'un morceau du crâne de son fils par le père Sculo dans les décombres du château... On rouvrit tombe et cercueil.

¹³ Les grands-parents Morantin, chez Robert Merlet et son oncle ; Joseph et Clémence Morantin chez Constant Glaud, à la Cagassais. Les Lormeau chez la mère Morantin de la Rue Neuve ; Michel Mainguy et son oncle Léon, chez Pierre Vallée à la Paragère, où ils couchaient dans le grenier, à côté du tas de blé. Marie-Louise Bichon chez ses beaux-parents au Pé, avec la petite Jeannine. C'est la famille Guillou qui hébergea Lucette pendant que Pascaline trouvait refuge chez Juliette Guittoneau.

¹⁴ Le mari de Pascaline serait le dernier prisonnier de Saint-Père-en-Retz à rentrer d'Allemagne.

Bilan des victimes

J'établis le bilan global des pertes civiles et militaires au cours de cette période du 21 au 31 janvier 1944 dans la poche sud à une quinzaine de morts allemands, une quinzaine de morts FFI et une dizaine de morts civils.

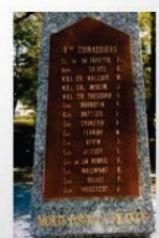
C'est l'occasion d'inscrire ce bilan dans un bilan plus global, celui des « Morts de la poche ».



93^e RI, aire des Duranceries
Jean Cristeau, Charles Bazin, Jean
Mocquet, Camille Guiochet, Maurice
Fortin, Fernand Ballais



SAINTE-MICHEL-CHÂTELAIRE
France - Loire-Atlantique
SAINT-BRIEUC LES PINS
SAINT-PÈRE EN RETZ
SAINT-PIERRE EN RETZ
Joseph Adolphe BERTHIAUD Louis-Marie GIRAUD
Eucher PIOTTE MARTIN
Pierre APYUS Léon GUILBAUD
Louis BADEAU Joseph LOUERAT
Frédéric BERTHEBAUD Eugène MORICEAU
Georges CLEPIN Eugène MORISSEAU
Joseph GAUTIER Constant GLAUD



LA ROCHE-BERNARD
L'Île-Verte
MORTS POUR LA FRANCE
12 DÉCEMBRE 1944



LA SICAUDAIS
MORTS POUR LA FRANCE
12 DÉCEMBRE 1944

Bilan des victimes de la poche sud



Obsèques d'André Lemesle du 1^{er} GMR
à Arthon le 17 octobre 1944

Les victimes civiles
58 morts et 19 blessés

Les victimes FFI
120 morts et 32 blessés

Les pertes allemandes
210 morts pour l'ensemble de la poche
80 au sud soit 35 %
130 au nord soit 65 %



Obsèques de Robert Bourreau (1^{er} GMR)
tué à La Sicaudais
le 2 décembre 1944



**Maurice Pollono, René Le Guiffant,
Georges Maurice, Albert Levœu**



Gustav Misterek Alfons Sowa
1939 1945
SOLDATS POLONAIS
FUSILLÉS PAR LES NAZIS EN 1944
DON DES SAMARITAINS





Ici, le 12 Septembre 1944
Alfred MARTIN et Jean-Léon RONDINEAU
Victimes de la barbarie nazie
Ont été martyrisés et sauvagement exécutés
MORTS POUR LA FRANCE

On en trouvera le détail en suivant ces liens :

- **Pertes allemandes de la poche de Saint-Nazaire**
<https://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/11-05-1945-poche-st-nazaire-pertes-allemandes/histoire/histoire-michel-gautier.html>
- **Victimes civiles et FFI de la poche sud**
<https://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/11-05-1945-poche-sud-bilan-des-victimes/histoire/histoire-michel-gautier.html>

Ce bilan de victimes civiles et militaires de bombardements dans la poche sud de Saint-Nazaire est aussi l'occasion de rappeler les bilans de campagnes de bombardement amis sur les villes de Nantes et Saint-Nazaire et sur les communes de l'estuaire.

... À Nantes d'abord où on enregistra 1888 morts sous les bombes

Du 27 juillet 1940 au 2 août 1944, Nantes subira 28 attaques aériennes. Le raid le plus spectaculaire a lieu le 23 mars 1943 lorsqu'une escadrille composée de 11 bombardiers Mosquitos détruit une partie de l'usine des Batignolles. Les ouvriers, prévenus trop tard, comptent 33 morts. Mais comparée à Saint-Nazaire, avec sa base sous-marine, la ville de Nantes est encore relativement épargnée.

... Jusqu'au déluge de feu du 16 septembre 1943 sur Chantenay, Procé, Château-Bougon. Suivi de deux autres vagues le 23 septembre ravageant le port, la gare de l'Etat, Chantenay et Sainte-Anne, la rue du Calvaire, le quartier Decré... On estime entre 1 000 et 1 500 le nombre de bombes larguées sur Nantes au cours des trois raids aériens. Le bilan de ces deux journées est de 1 463 morts et 2 500 blessés. 700 maisons et immeubles sont détruits et près de 3 000 habitables. Les infrastructures portuaires et industrielles sont lourdement touchées. Une grande partie du centre-ville et des quartiers périphériques est à reconstruire. Au total, les bombardements de Nantes causeront la mort de 1888 personnes.

... Quant aux 50 raids de bombardements contre Saint-Nazaire, ils vont tuer 486 personnes en 1942 et 1943.

Après la mise en service le 30 juin 1941 de la première alvéole de sous-marin, les bombardements de l'année 1942 vont entraîner la mort de 389 Nazairiens, dont les 134 jeunes apprentis et 10 contremaîtres de l'école d'apprentissage des chantiers.

Les 9 bombardements de 1943 vont faire 66 morts et 57 blessés. Le bombardement du 28 février 1943 qui engage 300 avions, va durer 2 heures, provoquer 600 foyers d'incendies par les bombes au phosphore et détruire à lui seul la moitié de la ville.

Le 1^{er} mars 1943, un plan d'évacuation totale des habitants de Saint-Nazaire est organisé. Seuls 60 Nazairiens vont continuer à vivre au milieu des ruines. Au moment où commencera la reconstruction de Saint-Nazaire en 1947, sur les 8000 maisons d'avant-guerre, seule une centaine seront encore intactes.

... Auxquels il faut ajouter environ 300 morts dans les communes de l'estuaire.

Bilan des morts civils et militaires français de la dernière guerre en Loire-Inférieure

Tués ou disparus lors des bombardements : plus de 2 674.

Militaires : 2 358 (sur tous les fronts).

Déportés résistants et politiques : 643.

Fusillés et exécutés : 463.

FFI : 453.

Communauté juive : 233.

STO : 210.

Victimes de meurtres imputés aux soldats allemands : 30.

FFL : 26.

Au total, la Seconde Guerre mondiale aura fait plus 7 115 victimes en Loire-Inférieure¹⁵.

¹⁵ Source : Jean-Pierre Sauvage et Xavier Trochu dans leur *Mémorial des victimes de guerre de Loire-Inférieure* établi en collaboration avec l'ONAC et après consultation des états-civils des mairies du département.



Madeleine Foucher, fille du menuisier Pierre Foucher, blessée lors du bombardement de la gare du Pas Boschet, s'apprête à dévoiler le monument de la Poche sud à La Sicaudais le 20 juin 1946. Au milieu, en blanc, Melle Cousinard, reine de Pornic.

Extrait de mon livre **Poche de Saint-Nazaire, neuf mois d'une guerre oubliée**
Geste Editions, 2015, 2017, 2022

« C'est à l'issue de l'offensive allemande de Noël 1944 que le jeune lieutenant allemand Rudolf Winter avait posé son sac au Bois Hamon, dans la maison de Constant Corbé. Il partageait les lieux avec le commandant Gustav Brinkmaier, inspecteur d'académie de 50 ans, originaire de Braunschweig, le caporal Karl Wrontz *alias* « Le singe », ordonnance du commandant, un chauffeur et, de temps en temps, un officier de liaison. Cet état-major de campagne disposait d'une voiture et d'une moto qui ne feraient pas un tour de roue car privées d'essence. Dans la maison voisine, chez François Baconnais, étaient cantonnés six hommes : le sergent Emmanuel Babetsky, employé des chemins de fer ; Helmut Wichmann, restaurateur ; Karl Reising, *alias* « Dent en or », fonctionnaire ; Ernst, *alias* « Beurre de lait » ; l'infirmier Coco, un rondouillard avec un brassard à croix rouge et un *Bauer* au nom oublié. Ces 6 hommes étaient les gardiens du village et se relayaient jour et nuit sur le seuil du commandant, devant le dépôt de munitions et aux deux bouts du chemin. Chez Auguste Fillodeau, c'était Karl Worms et un autre *Bauer* ; dans une casemate édifiée dans l'aire de la ferme Chamel, deux radio-télégraphistes de la *Kriegsmarine* ; le sergent Hans Dewenter et le soldat Chabakha chez Léon Tellier. Au total 17 soldats et officiers d'infanterie et de marine installés dans six maisons : une sorte de précipité de société allemande retombé au bout de cinq ans de guerre dans un prototype de village français.

La correspondance échangée après la guerre entre Rudolf Winter, l'un des officiers de cet état-major de campagne et François Baconnais - jeune paysan du Bois Hamon âgé de 17 ans à l'hiver 44-45 - permet de reconstituer l'itinéraire de cet officier. À l'arrivée d'Hitler au pouvoir, Rudolph Winter était encore étudiant à Haële. Dans le cadre du *Reichs-Arbeitsdienst*¹⁶, il avait participé aux grands travaux dans lesquels on engouffrait alors toute la jeunesse, pelle sur l'épaule, avant de la transformer rapidement en auxiliaire puis en pépinière de la Wehrmacht. Enrôlé en 1939 dans un régiment d'infanterie de Baden-Baden, il avait traversé les combats de la campagne de France de mai-juin 1940, se battant à Givet, Wattigny, Hirson... Avant de défiler sur les Champs-Elysées et de goûter le repos pendant

¹⁶ Le *Reichsarbeitsdienst* ou RAD était un Service du Travail du Reich créé par Hitler en 1933. Il était défini comme « un service d'honneur pour le peuple allemand » où tous les jeunes des deux sexes devaient effectuer une période de 6 mois. Pour les garçons de 18 à 25 ans, ce service précédait le service militaire qui durait 2 ans.

quelques mois, heureux comme Dieu en France !... Avant l'enfer russe, les combats du lac Ladoga, la bataille de Leningrad. Deux terribles hivers. Première blessure en 1941, une autre en janvier 1943 qui le sauva de la mort ou d'une capture probable. Remis d'aplomb, on le renvoya à l'Ouest où les trois compagnies de son bataillon montaient la garde à Guidel, face à l'île de Groix... Avant d'être expédié vers la Normandie au moment où les Américains perçaient à Avranches. Repli vers la forêt de Fouesnant où le bataillon Brinkmaier reçut l'ordre de rallier Saint-Nazaire à marche forcée. Cantonnement au château de la Tréballe avant de traverser la Loire pour reprendre souffle à Saint-Brevin, de s'installer à Saint-Père-en-Retz... Et à la veille de Noël, de foncer le long de la voie ferrée et des chemins creux vers La Sicaudais.

Chaque matin, Brinkmaier sortait de chez Corbé, son petit calot vissé sur la tête, suivi de son ordonnance ; il croisait les villageois sans détourner la tête, allait droit son chemin et ne saluait pas. *Goustav*, comme l'appelaient ses hommes, n'était pas un nazi mais un militaire par nécessité, coulé dans le moule de la rigueur prussienne. Il faisait le tour de son dispositif : les postes de garde, le dépôt de munition, les télégraphistes, un bonjour au cheval ; puis, jumelles autour du cou, il partait en patrouille. En attendant son retour, la sentinelle faisait les cent pas, s'écartant pour croiser les troupeaux ou les attelages, et battant bras et bottes pour se réchauffer. Winter sortait à son tour, civil et poli. Bonjour... *Wie geht's ?* Pas mal et vous ? Pas chaud ce matin. De temps en temps, d'autres soldats se pointaient par la route de Saint-Père-en-Retz ou par la voie ferrée, mais pas question de voler les œufs et de courser les poules car ils étaient très vite é conduits par les hommes de *Goustav*.

Un jour pourtant, une patrouille de la *Kriegsmarine* en provenance de Saint-Brevin avait voulu réquisitionner le cheval du père Leroux qui résistait, tentant de négocier et de retarder les choses. Si seulement Dewenter ou le lieutenant Winter pouvaient passer par-là ! Dans la marmite qui bouillottait sur le trépied de la cheminée, ça sentait bon la soupe de choux ; de guerre lasse, on proposa même de la partager. Le temps passait, on allait se résoudre à atteler la jument pour laisser partir l'attelage. Le sergent Dewenter, prévenu, s'encadra enfin dans la porte de l'écurie, mais ses galons de sergent ne faisaient pas le poids ! On envoya alors le père Leroux chercher le lieutenant Winter qui vira aussitôt les forbans : « La jument restera au Bois Hamon ; on en a besoin ici ». Marinette assura effectivement quelques transports de bois de chauffage et celui des planches du silo à grains de la gare qui vinrent couvrir et étayer les abris et les courtines des soldats, mais comme on l'a vu, c'est à l'occasion du bombardement du 26 décembre 1944 qu'elle avait gagné ses galons en sortant des décombres de la gare du Pas Boschet les cadavres des soldats allemands... »



On peut aussi consulter cet article sur le site du Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz
<https://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/bombardements-francais-du-26-decembre-1944-sur-la-poche-sud.pdf>